

L'aéro-pinion

« Les voyageurs à destination de l'opinion P732, P312 sont priés de se présenter quai 26B# ! »
« Nous rappelons aux passagers qu'un ultime contrôle visant à vérifier votre taux de conditionnement a lieu avant la montée à bord. Votre niveau d'opinions devant OBLIGATOIREMENT être 100 fois supérieur à vos *Résidus d'Observations Libres*, toute personne ne présentant pas un tel taux sera immédiatement invitée à rejoindre les services d'urgence des médico-pinions ! »

À l'aéro-pinion de Charleroi, les hauts-parleurs éructaient cette chanson de Jacques Brel dans laquelle un homme aux abords charmants offre des bonbons à sa bien-aimée quand la musique fut interrompue comme bien souvent par cet appel à embarquer.

Tout bien pesé, c'est sans doute pour entendre des appels à embarquer et embarquer que tant d'entre nous se rendent chaque jour à l'aéro-pinion ! Entendre des bribes de vieilles chansons n'y est qu'une simple bagatelle, quand envisager d'en écrire est devenu notoirement proscrit.

À la terrasse de l'apéro-pinion, Gisèle commente les propos de l'hôtesse à l'intention de son amie :
- « Vous imaginez Ludivine, il se trouve peut-être ici quelques marginaux pour entretenir encore quelques R.O.L (résidus d'observations libres) en toute impunité et sans se soucier du tort que cela pourrait nous faire à tous... à notre époque, c'est d'un vulgaire ! »
- « Moi ce que j'en dis... » répondit Ludivine avec une nonchalance quelque peu forcée «...c'est que, même s'ils ne font de mal à personne, rien ne vaut une vie parfaitement conditionnée ! »

Gisèle confirma et Ludivine ajouta d'un air entendu :

« De plus, vous savez que de notre jeune temps, je m'adonnais parfois moi-même à une petite observation libre par-ci par-là et ça n'était que rarement pour vous déplaire... »

Gisèle Braqué sirotait tranquillement un deuxième milkshake aux fruits rouges après avoir goulûment avalé le premier, elle avait, quoi qu'elle fit, l'allure de ces dames qui année après année épanouissent leur corpulence pour asseoir leur légitimité d'exister avec la même discipline coloniale que d'autres consacrent à acheter toujours davantage de terrain.

Sa camarade, Ludivine Athér, encore parfois surnommée *la Troublionne* était plutôt de celles qui se dessèchent méticuleusement dans l'espoir de redevenir poussière avant l'heure où la mort l'y obligerait peut-être véritablement.

Attendant toutes deux l'appel pour le vol D604, D608, P286 (leur plus vieux rêve), Gisèle titille la mémoire de Ludivine :

- « Il est vrai que ce qui me plaisait alors chez vous, c'était ce je ne sais quoi d'originalité et votre capacité à frôler l'observation libre sans jamais vous y fourvoyer véritablement. Cela dit, je me souviens qu'à une certaine période, votre taux de R.O.L a bien failli vous perdre et de surcroît nous éloigner ! »

- « Laissez-moi deviner... vous faites une fois de plus allusion à ce diner raté chez les Matté !? »

Il était vrai que durant ce fameux diner, plus de vingt ans auparavant, Gisèle avait vu son amie dans une posture d'esprit tellement étrange que le souvenir en restait indélébile.

- « Exactement ! Il n'empêche que si votre mari n'avait fait croire à une récurrente diarrhée, votre silence au sujet des élections à venir laissait véritablement croire que vous étiez alors sans opinion ! Mme Matté était d'ailleurs sur le point de contacter les médico-pinions et elle n'était pas seule à se faire du souci... »

Gisèle qui tenta en vain d'attirer l'attention du

serveur se consola en continuant son sermon :
« À cette époque, votre taux d'opinions était incroyablement bas, terriblement inquiétant, voire même illégal ! »

Le serveur ne l'avait apparemment pas vu alors, sur cette pieuse tirade, Gisèle marqua une courte pause, tant pour permettre à son amie de mesurer la supériorité de sa moralité que pour prendre l'élan suffisant à oser une question niant toute bienséance :

- « Ma chère, sauriez-vous m'expliquer ce qui en définitive vous permis de sortir du tourbillon infernal des R.O.L ? »

Voilà qu'allait enfin être levé le grand tabou qu'entretenaient encore les deux femmes. Ludivine, qui savait depuis longtemps avoir retrouvé un taux d'opinions des plus moralement admis, aimait conserver de ses errances passées ce statut particulier qu'on ne prête généralement plus qu'aux petits-enfants d'agents secrets de l'ancien temps et aux héritiers des chanteurs de l'âge d'or. Le fait qu'elle ait pu céder jadis aux joies artificielles de la pensée libre lui valait encore parfois d'être surnommée *la Troublionne* et cela faisait toute sa fierté.

Répondre à Gisèle ferait sans doute sauter les derniers vestiges du mystère qui l'entourait, peut-être cesserait-elle d'être jaugée par ceux de sa génération avec cette sorte de dédain admiratif que seul le bourgeois accompli sait offrir, et qui plus est, ne peut offrir qu'à ce qu'il ose encore permettre à son regard méticuleusement conditionné : la vue d'une bourgeoisie à peine moins élaborée que la sienne, à peine moins honorable. En deux mots, la bourgeoisie de Ludivine.

Si Gisèle avait attendu plus de vingt ans pour soulever cette interrogation, ce n'était pas par manque de curiosité, ça non. Elle savait simplement qu'elle n'avait jamais tant frémi qu'à cette période de la vie de Ludivine et qu'aujourd'hui encore, ses plus excitantes

méditations avaient pour objet les parts les plus obscures et ignorées de son amie. Lever le voile sur le fin mot de la période la plus folle de sa plus folle amie, c'était préférer la vérité aux multiples possibilités de la supposition. En tant qu'individu nourri à la mamelle de l'opinion, c'était mourir un peu.

Ainsi, vingt ans de supposition plus tard, à quelques heures d'embarquer pour le vol-opinion de ses rêves, Gisèle n'y tint plus, elle était enfin prête à mourir un peu :

« Ma chère, sauriez-vous m'expliquer ce qui en définitive vous permit de sortir du tourbillon infernal des R.O.L ? »

Ludivine savait que cette question volerait un jour ou l'autre de la bouche animée de Gisèle pour se poser sur sa frêle épaule à elle. Son récit, elle l'avait répété des centaines de fois. Son questions-réponses envisageait toutes les hypothèses, du-moins l'espérait-elle.

L'heure était donc venue pour tout le monde de mourir un peu.

- « C'est sans doute à la vigilance et à l'amour de mon Gigilou (Ludivine sous-nommait son mari Jean-Gilles, Gigilou.) que je dois d'être sortie de ce cauchemar ! »

« Quelques jours avant la soirée chez les Matté, alors que nous terminions de diner, il me fit remarquer que le gigot était un peu trop cuit. D'accoutumée, j'aurais été d'accord avec lui (et parfois pas) et cela aurait alors suffi à assurer une honnête polémique digestive ! Après un débat d'opinions au sommet, nous aurions conclu que le repas était imparfait et aurions formulé l'intention de faire mieux la prochaine fois... »

- « En effet ! » nota Gisèle. « Quelques opinions bien tournées au sujet du repas pour juger celui-ci imparfait et programmer une amélioration pour les gigots à venir, voilà ce qui fait la force du couple ! Mais cette fois là ? »

- « Cette fois là, je ne sais pas... c'est difficile à expliquer... Il y eu... comme un silence à

l'extérieur comme à l'intérieur de moi... »

Ludivine ménageait des silences dans son récit comme elle avait prévu de longue date de le faire à l'heure d'évoquer le silence qu'elle ressentit alors. Elle avait, sa vie durant, passé bien plus de temps à tester sur elle-même les figures de style qui feraient le plus d'effet à Gisèle qu'à tenter de comprendre effectivement cet événement.

- « ...Un silence à l'extérieur comme à l'intérieur de moi... Je n'étais alors plus l'épouse de qui que ce soit, je n'avais pas l'intention de refaire un gigot le dimanche suivant... ma cuisine n'était pas ma cuisine, ni ma maison, ma maison... Et comme je me foutais de ma maison, je me foutais aussi de ma rue... En y pensant, je réalisais que je me foutais aussi de ma ville... En élargissant la question, je compris que je me foutais aussi de mon pays ! »

Ludivine était fière de ses prouesses de conteuse. Si, lors de ses répétitions devant le miroir, il lui apparaissait clairement que ce passage possédait un certain potentiel vertigineux, la nausée de Gisèle lui démontra qu'elle sut lui insuffler le rythme qu'il méritait. Terrifiée, Gisèle ne sut que dire :

- « Vous... Vous avez dû être terrifiée !? »

- « Même pas, je me foutais aussi d'être terrifiée ! C'était plutôt comme si, me foutant de ce dimanche-ci comme du dimanche suivant, le temps n'existait pas. Comme si, me foutant de ma salle à manger comme de mon pays, l'espace n'avait plus la même signification. Comme si, me foutant de la qualité du gigot comme des opinions de Jean-Gilles, je n'étais plus liée à mes opinions passées, présentes ou futures. Tout était plus simple en fait ! »

Gisèle n'avait pas l'air de trouver la situation simple du tout. À ses yeux, de tels sentiments relevaient sans doute des médico-pinions de deuxième, voire de première catégorie pour être le fruit de bien plus que de quelques légers Résidus d'Observations Libres. Elle se fit encore la réflexion qu'à ce niveau de folie, *l'observation*

libre était encore un doux euphémisme, avant de reprendre la conversation là où il lui était possible de la nourrir : par une exclamation savamment plaintive !

- « Tout était plus simple, dites vous !? Moi, dans votre situation, j'aurais eu l'impression de mourir ! »

Ludivine connaissait si bien le bagage d'opinions et de réactions de son amie qu'elle n'eut qu'à répondre à cela comme elle le fit cent fois, seule devant la coiffeuse du boudoir.

- « Moi... mourir... c'est... c'est en effet ce qui eu lieu à cet instant précis, *Moi était en train de mourir*. Mais je sentais aussi que je n'étais pas moi, Ludivine Athér, épouse de Jean-Gilles Athér, domiciliée au 6 impasse Front-Haut, mère de deux enfants, gardienne des seaux à l'Urinoir du Stade Terminal, grande faiseuse de gigots dominicaux...

Au lieu de cela, j'étais... (Ludivine devait bien s'avouer qu'il était encore un peu plus gênant d'évoquer ce souvenir que de le contenir.) J'étais Tout ! Pendant quelques heures qui me parurent une éternité, j'étais Tout ! »

Un peintre, même médiocre, mettrait à profit dans ses œuvres cette mise en abîme de soi, la plus infime sensibilité métaphysique inspirerait à qui put traverser quelques heures comme une éternité que l'éternité est sans doute contenue en la plus fine particule de temps !

Rien de cela n'effleura jamais Ludivine. Seul le roulage travaillé de ses « *r* » avait mérité l'attention de son miroir en vue d'un futur exposé, seule la ponctuation de ses « *J'étais Tout !* » revêtait à ses yeux une réelle valeur de sérieux.

- « Vous me glacez le sang, Ludivine. Tout, vous étiez Tout ? Si l'on ne s'étend pas sur la vanité d'un tel propos, je dirais plutôt que vous n'étiez alors plus rien ! Ni mère, ni épouse, ni employée, cela ressemble plus à rien qu'à Tout !? »

- « Je n'ai alors pas compris moi-même mais ce

Rien et ce Tout était une seule et même chose, je pense... »

- « Nous étions surtout en train de vous perdre ma petite Troublionne... »

Gisèle redevint plus maternelle qu'incisive à l'égard de Ludivine pour encourager la suite de son histoire.

« Mais vous disiez que vous deviez à Jean-Gilles votre retour en santé, qu'a-t-il fait en se sens ? »

Ludivine sentit que si le cœur de la confiance lui semblait parfois atteint, ce cœur était recouvert d'une multitude de couches qu'elle allait devoir éplucher l'une après l'autre pour satisfaire son amie. Si elle avait souvent senti que cette confiance la soulagerait sans doute, elle n'avait pas prévu durant ces nombreuses répétitions solitaires que l'exercice pourrait aussi bien lui être pénible. Elle prit une profonde inspiration :

- « Paniqué par mon attitude durant ces quelques jours et convaincu qu'il fallait agir suite à mon esclandre chez les Matté, Jean-Gilles s'est décidé à contacter les médico-pinions et ceux-ci m'ont pris en charge... »

(cette épluchure-là n'était pas des moindres !)

Gisèle, peut-être vexée d'avoir si mal épié son amie à cette période, si mal que de telles informations aient pu lui échappé, se laissa aller à son agacement par un ton réprobateur :

- « Vous voulez dire que vous avez fait un séjour aux hopitaux-pinions, sans... sans jamais m'en faire part !? »

Ludivine se fit encore plus petite que la nature la fit.

- « Pire encore... Ma situation parut si alarmante aux divers interlocuteurs de Jean-Gilles qu'un des pontes des hopitaux-pinions, le Doyen Comilse, s'est déplacé jusqu'à chez nous et y est même resté plusieurs jours, m'accompagnant au travail comme partout ailleurs dans le but d'observer mes comportements. Il fit cela le plus discrètement possible et je lui en suis d'autant plus reconnaissante aujourd'hui ! »

Gisèle se détendit. Si la discrétion était de mise

dans ce genre de cas, alors sa vigilance n'était pas incriminée. Ludivine continua :

« Ma sensation le soir du dimanche précédent n'avait duré que quelques heures mais me laissait dans un état d'épuisement profond. Le Doyen, après quatre jours de suivi (« Quatre jours, tout de même ! » se dit Gisèle) sut trouver les mots qu'il faut et tout est rentré dans l'ordre. »

- « Que s'est-t-il passé, que vous a dit le Doyen ? »

Gisèle avait posé cette question après un court silence vraiment bien senti, comme on glisserait sous la table un colis illégal, quelques écrits du *Néfaste Krishnamurti* ou de *Tolle Le Sournois*. Peut-être aussi, le récit de Ludivine faisait-il vaciller la raison de Gisèle et espérait-elle au plus vite renforcer celle-ci des conclusions du Doyen Comilse.

Dans un soupir mêlé de soulagement, de crainte, de nostalgie et de tout ce que peut contenir un soupir, Ludivine relata la conversation que le Doyen et elle eurent dans son salon à l'anglaise du 6 impasse Front-Haut.

Alors que Jean-Gilles tentait gauchement de préparer une tisane à leur hôte durant toute la durée de l'entretien. Il fut involontairement consigné en cuisine le temps qu'il lui fallut pour trouver les gâteaux secs dans cette cuisine qui lui apparut, il eut enfin une occasion de s'en rendre compte, totalement étrangère.

Les gâteaux introuvables, c'est de la conversation que Jean-Gilles ne loupa pas une miette.

- « Je ne sais plus où j'en suis Mr Comilse, depuis cette expérience, vous m'avez souvent répété qu'il ne s'agissait que d'un rêve et je ne demande qu'à le croire, mais c'est quand même sans conviction aucune que je m'adonne à mes activités habituelles... Quelque-chose s'est brisé que je ne saurais expliquer ! »

- « Reprenons le mal à la racine si vous le voulez bien. » Lança paisiblement le Doyen.

Est-il besoin de décrire le Doyen Comilse mieux que ne le fera sa répartie ?!

Serait-il caricatural de dire ici que ses fonctions impliquent chez lui un sens aigu du paternalisme et que son statut lui autorise tout les pédantismes ?! Serait-il caricatural d'admettre qu'à elle seule, sa stature est gage d'autorité et son ton, source de toutes les plus profondes leçons de vie ?! Sans doute...

Il suffit simplement de rappeler que les Doyens, au nombre de vingt-deux dans tout l'état, ne se déplacent qu'en ces cas extrêmes où la brigade anti-R-O-L serait sans doute incapable de reconnecter l'âme du sujet égaré à ses repaires standardisés.

Les Vingt-deux n'interviennent auprès du peuple qu'aussi sporadiquement que le firent jadis les grands prêtres pour venir constater les saintes apparitions. À la différence que, si ces prêtres venaient vérifier la véracité de ces apparitions pour les porter aux nues, les Vingt-deux ont pour mission d'étouffer l'affaire à sa source, quel qu'en soit l'affluent.

- « Reprenons le mal à la racine si vous le voulez bien. » disait donc le Doyen Comilse avant d'être interrompu par une brève description de lui-même.

« Vous avez su me relater votre expérience par le menu, j'ai eu, ces derniers jours, l'occasion d'observer votre comportement... Je vous demanderai simplement : Qu'espérez-vous à présent ? »

- « Je... Je voudrais retrouver mon équilibre d'avant et en même temps, je ne veux pas oublier mon expérience, je ne PEUX pas l'oublier ! »

- « Bien, et quelles mesures pensez-vous pouvoir prendre pour ne pas l'oublier, pour en conserver au mieux le souvenir ? »

- « Vous... Vous voulez dire que j'ai *le droit* de le conserver ? Je ne serais pas condamnée à un régime supplémentaire de Gélule-avis ou de Pastidentité ? »

- « Bien-sur que non ! »

La bonhomie du Doyen fit alors imaginer à Ludivine qu'un costume rouge et une hotte bien garnie lui siérait à ravir. Elle se ravigota.

« Vous êtes déjà guérie Mme Athér, c'est ce que je m'apprête maintenant à vous démontrer ! »

- « Guérie ? »

Si la confiance du Doyen avait quelque-chose de rassurant, Ludivine ne se sentait pas le moins du monde guérie.

« Guérie... Alors que je pense parfois à quitter mon mari, ma maison, mon travail, que je doute des bienfaits de ma bonne vieille identité, de mon précieux amas d'opinions, que j'envisage de me procurer les écrits du *Néfasté* ou du *Sournois* pour être bien sûre que ce sont eux qui font fausse route !? »

- « Voilà bien le pourquoi de votre guérison Mme Athér ! »

Sans vie, Ludivine regardait le Doyen. Le costume rouge et la hotte qu'elle avait imaginé laissaient maintenant place à une blouse médicale et un stéthoscope mou et gluant comme on aurait pu en voir sur les toiles de Dali. (Jamais Dali n'a peint de stéthoscope mou, se dit-elle ! Gigilou saura sans doute me renseigner étant lui-même un fervent amateur de peinture au numéro !). Se pourrait-il alors qu'il y ait quelques charlatans parmi les honorables *Vingt-deux* ? Ludivine se sentait si peu guérie, si peu aidée...

C'est poliment qu'elle reprit :

- « J'ai peur de ne pas bien vous suivre Mr Comilse. »

Et le Doyen, toujours enthousiaste, ignorant qu'il était alors une sorte de médecin de Noël mou, reprit :

- « C'est pourtant simple, durant votre expérience de quelques heures, vous avez dérivé hors des eaux heureuses de vos opinions au point même où votre définition habituelle de Ludivine Athér n'avait plus aucune valeur (ma pauvre dame). Nos idées sur les choses et nos idées sur nous-même étant étroitement liées, la chute des unes

entraîne la chute des autres, vous me suivez ?! »
Cette fois-ci, Ludivine était véritablement agacée par cette leçon de choses et d'autres. D'ailleurs elle en comprit moins qu'elle ne le laissa croire :
- « C'est bien cela mais pour l'amour de Dieu, me direz-vous enfin pourquoi je suis guérie !? »
Le Doyen se fit plus Doyen que jamais.
- « Parce qu'en quelque sorte, vous n'avez jamais été malade ! Depuis cette malheureuse expérience, vous avez bien retrouvé Ludivine Athér, quelque peu perturbée, certes, mais inchangée ! C'est bien la Ludivine Athér que vous connaissez qui se pose des questions à propos de cette expérience !? C'est bien la Ludivine Athér que vous connaissez qui envisage parfois de quitter sa maison !? »
« Voyez bien, Madame, votre identité n'est pas véritablement en danger ! »
- « Vous ne me rassurez pas, Doyen, mes opinions en ont pris un coup, je le sens... J'avais mis un temps fou à les accumuler, à les renforcer... C'est un coup dur ! »
- « Comme vous y allez Mme Athér ! Il n'y a pas de mal à ce que nos opinions soient légèrement égratignées, voyons ! »
- « Ah bon !? »
- « Puisque je vous le dis ! »
Comilse joua à fond la carte du poissonnier pétri de bonhommie, d'autant qu'il vit assez vite au teint de Ludivine que le poisson lui réussissait tout particulièrement.
« D'ailleurs, savez-vous d'où nait votre souhait de ne pas oublier cette expérience, Madame Athér !? »
- « Dites le moi, je vous en prie ! »
(Ludivine se demandait s'il y avait déjà eu d'autres stéthoscopes cubistes que celui qu'elle voyait à présent autour du cou du Doyen. Elle essaya de compter le nombre de cubes qu'il eut fallu pour le peindre, signe qu'elle retrouvait son calme et sa confiance en Mr Comilse. Mais tout cela lui échappait, bien évidemment.
Eut-elle seulement conscience de faire preuve

d'une certaine imagination, il y a lieu d'être sûr d'en douter...)

Comilse s'emballait encore :

- « Votre souhait de ne pas oublier cette expérience nait d'une intention, Mme Athér ! Et de quoi sont forgées nos intentions, Mme Athér ? »

- « Euh... »

- « DE NOS OPINIONS, PARDI ! »

Le Doyen apparaissait alors à Ludivine sous les traits exagérément tirés d'un jovial présentateur de jeu télévisé. « Vous n'avez pas perdu votre monde d'opinions, Madame Athér, vous n'avez fait que rencontrer une légère variation de sa géographie, dirons-nous ! N'est-ce pas merveilleux !!? »

« Vous avez gaaaaaagnééé !!! » s'entendit dire en songe une Ludivine comblée par un personnage un tantinet complexe, mélange de médecin mou à la barbe blanche, au sourire fluorescent qui, étrangement, sentirait peut-être bien le bouillon-cube de poisson...

- « Mais... Mais, c'est vrai ce que vous dites ! »

Une pluie de confettis caressa alors son visage, instantanément réchauffé par l'émotion et la puissance des projecteurs du plateau.

- « Bien-sur, Mme Athér ! Vous dites ne pas VOULOIR oublier cette expérience et cela est encore une valeureuse opiniiiiioonnn ! De même que vous dites ne pas POUVOIR l'oublier et savez-vous ce que c'est que cela, Chère Madame Athér !? »

- « Une... Une opinion... » se risqua Ludivine.

- « gaaaaaagnééé !! Bien-sur, Madame Athér, c'est encore une opinion ! »

« Et que nécessite votre folle intention de consulter les écrits dissidents du *Néfaste* ou du *Sournois* !? DES O-PI-NIONS, Madame Athér !! N'est-ce pas merveilleux !?»

Chaque fois que le Doyen ouvrait la bouche, c'était pour Ludivine comme de s'entendre dire que de nouveaux cadeaux bonus l'attendaient

encore derrière de gigantesques rideaux. Il lui apparaissait à présent clairement que ce n'était pas par hasard que ce Mr Comilse faisait partie du club si restreint des *Vingt-deux*. Elle était radieuse.

- « Oh oui, c'est merveilleux, je me croyais perdue, je craignais de me disloquer hors du monde équilibré de mes opinions alors que tout cela était encore une opinion ! Quel bonheur ! »

Et à l'adresse de Jean-Gilles qui gigotait nerveusement dans la cuisine en quête d'un des sept éléments manquants encore à la réalisation de son projet de plateau-tisane, elle lança :

- « Gigilou, je suis guérie, j'ai toutes mes opinions que le Doyen a dit ! Y'a plus de mouron à s'faire ! » et elle ajouta pour témoigner de son retour en grâce :

« La pince à sucres est dans le placard au dessus du range-vaisselle, à coté de la soupière en cristal de maman. La tisane est dans la réserve sur l'étagère à bocaux. »

Ces derniers jours, Ludivine avait omis d'approvisionner la cuisine en tisane, elle le reconnaissait et sentait que tout cela faisait déjà partie d'un lointain passé.

(Mais restait-il au moins de la tisane dans la réserve ?! Cet honorable doute subsistait...)

Elle demanda au Doyen l'autorisation d'aller aider son mari à finaliser la préparation de leur encas.

Celui-ci, mesurant par cette louable démarche l'efficacité de son intervention l'en pria d'un geste ample et satisfait. De plus, il avait la gorge sèche d'avoir usé de tant de verve et la perspective d'attendre plus longtemps que Mr Athér ait déjoué tous les mystères et les rouages de la cuisine pour se désaltérer lui faisait la langue pâteuse.

Ludivine revint en un temps record, chargée de toutes les douceurs que promet un foyer bien tenu, gâteaux, fruits secs, dés de fromage, cervelas, orangeade, tisane et liqueurs.

Son mari sur ses talons, ayant semble-t-il pris la peine de vérifier d'où Ludivine pouvait bien dégoter tous ces accessoires et ses précieuses

denrées, il ne leur restait plus qu'à se restaurer paisiblement dans le meilleur des mondes. Ludivine brisa cependant le quasi-silence de leur mastication pour adresser au Doyen une dernière question, sur le ton détaché qui sied à la bonne société.

Déjà bien loin de sa panique des derniers jours ; d'autant plus loin qu'elle se sentait à nouveau investie de son statut de maîtresse de maison et rassérénée de fruits secs, c'est à la façon d'une étudiante en fin de cycle des Médico-pinions qu'elle interrogea à nouveau le Doyen :

- « Maître Comilse, me voilà curieuse... Pouvez-vous m'expliquer ce qui avait court pendant ma terrible expérience (Ludivine se retint de dire « durant la terrible expérience du sujet Ludivine Athér ») pour que j'en vienne à m'inquiéter à ce point sur mon équilibre, sur la qualité de mon conditionnement ? »

Le Doyen qui se demandait s'il n'allait pas ajouter quelques raisins secs à la mixture de gâteau, orangeade et fromage qui occupait déjà sa bouche, se ravisa. Les raisins secs peuvent attendre quand la science, elle, n'attend pas !

- « Mmh, mmh... une triste affaire... Mmh, ma chère ! » Comilse avala d'un seul coup pour rendre la suite de son propos plus digeste.

« Il se trouve que, pendant quelques instants, vos opinions n'ont plus eu le poids rassurant que vous leur connaissiez, et vous vous êtes retrouvée hors des sécurisantes frontières identitaires qu'elles dressent d'accoutumée. »

Le Doyen laissa Ludivine et Jean-Gilles méditer ces paroles le temps nécessaire à gober quelques dés de cervelas et reprit :

« Mmh... Ce sont ces frontières qui font de vous la tendre épouse, la mère protectrice, la précieuse garde des seaux que vous êtes. »

Comilse, la tasse aux lèvres, se dit alors que la tisane et la charcuterie faisaient bien meilleur ménage que l'on voudrait bien le croire et continua :

« Aussi, ne vous souciez pas d'une éventuelle

récidive de ce terrible phénomène. Depuis que vous l'avez vécu, il faudrait, pour que cela recommence, vous défaire de vos opinions habituelles mais aussi, des opinions que vous construisez déjà au sujet du phénomène en question ! »

Le Doyen réalisa qu'il avait en effet répondu comme il l'aurait fait face à des étudiants Médico-pinions en fin de cycle. Il se ravisa rapidement et conclut à la façon d'un honnête poissonnier-télévisé : « Vous êtes donc immunisée, ma bonne dame ! Parfaitement plombée ! »

- « Me voilà vraiment rassurée ! » répondit Ludivine en ajustant méticuleusement le pli de sa jupe écossaise. Et comme sous le coup d'une inspiration magique, elle ajouta à l'adresse de Jean-Gilles :

« Gigilou, tu vois bien comme Monsieur le Doyen est affamé après tant d'efforts à m'expliquer, pourrais-tu amener ici sur une assiette à poisson avec un couteau à poisson la morue séchée qui se trouve dans la réserve sur l'étagère sous les bocaux dans le torchon à poisson merci. »

Gigilou s'exécuta, pas bien sûr d'être revenu dans l'heure et non sans noter que la guérison de sa femme laissait encore légèrement à désirer...

Ludivine se tourna à nouveau vers le Doyen à qui elle prêta cette fois-ci les traits d'un apothicaire :

- « Me voilà parfaitement rassurée mais, comme on est jamais trop prudent, que me conseillez-vous pour retrouver toute ma forme ? »

- « Voyager, voyager, voyager, Mme Athér, il n'y a qu'ça de vrai ! Aéro-pinions et tout l'tralala ! »

(Voilà un homme qui ignore être à cet instant une sorte de pharmacien-voyagiste cubique and fish de la molle télé !)

« Allez partout dans le monde, et faites-vous des opinions sur tout-ce-que-vous-ve-rrez ! Allez voir les pyramides, New-York, l'île de Pâques, Istanbul, l'Amazonie... Partez et revenez par exemple avec l'idée que certains sont moins ouverts que vous, d'autres davantage, moins

raisonnables que vous ou davantage, plus heureux, moins heureux, plus pauvres, plus riches, plus intelligents, plus bêtes, plus ou moins chauvin que *par chez nous*, etc. »

Le Doyen se leva, prit encore un morceau de gâteau et se mit à tourner sur lui-même en faisant de grands gestes comme pour ouvrir à Ludivine l'immensité dont il était question. Pour finir sa tirade (et on serait en droit de se demander comment un seul homme peut réaliser tant de prouesses en un après-midi), il s'exprima à la façon d'un avio-pinion en train de décoller :

« Voyagez Mme Athér, faites-vous un point de vue sur tout, n'hésitez plus ! Et revenez nous avec de merveilleux préjugés ! »

L'avio-pinion Comilse passa alors en vitesse de croisière et l'hôtesse de l'air Comilse ajouta sur un ton monocorde et enjôleur : « Abonnez-vous au magazine *Opinion sur rue*, l'étroussure de vue de ses reporters est un véritable régal ! Envoyez-moi une carte à l'occasion, j'en serais ravi ! »

Et, posant le zinc à seulement quelques centimètres de son public, il sortit du cockpit en pilote averti, posa sa main sur celle de Ludivine, ses yeux dans les siens et ajouta fort à propos :

« Poser un regard étriqué sur un maximum de choses, Mme Athér, voilà-ce-qu'il-vous-faut ! »

Ces six dernières syllabes ayant été ponctuées d'une tape amicale de sa main moite à lui sur sa main brûlante à elle. (Ludivine chercha un instant le stylo imaginaire qui lui permettrait de parapher en bas à droite de sa belle signature le contrat que n'allait pas tarder à lui tendre ce vendeur de voiture de talent ET de province, mais nous nous égarons...)

À cet instant, si la liesse avait dû porter un nom propre plus commun, la liesse se serait appelé Ludivine.

Liesse dont elle témoigna avec vigueur et sans plus tarder à son Doyen sauveur voyageur cubiste vraiment pas mou du tout :

- « Tout ça, c'est un programme qui va faire plaisir à mon mari ! »

Et d'apostropher Gigilou qui, semblant répondre à la liesse de rigueur, revenait effectivement avec la morue séchée, une assiette et un couteau.

Ludivine nota bien évidemment que ni l'assiette, ni le couteau ne pouvaient provenir des couverts à poisson mais bon... n'était-ce pas un jour merveilleux !? La vie n'était-t-elle pas en réalité d'une simplicité quasi-déconcertante !?

Oui, elle l'était !

La vie étant en fin de compte si simple, (d'une simplicité quasi-déconcertante) Ludivine voulu en faire un ultime et fort judicieux témoignage :
-« C'est simple la vie, en fin de compte ! »

Note du Narrateur : Voilà que l'harmonie entre protagonistes et narrateur est totale ! Je partage tout à fait l'opinion de Ludivine : La vie, c'est simple, en fin de compte...

« En fin de compte, pourquoi y'a tant de gens qui veulent tout compliquer ! Comment on peut en arriver à oublier comme c'est simple, la vie.

Comme les gens qui se mettent dans les folies de *Tolle le Sournois*, qui croient que c'est comme y dit *Krishnamurti le Néfaste*, qu'on peut regarder nos opinions dans les yeux et tout ça, qu'il paraît.

Moi, je veux pas regarder mes opinions dans les yeux comme si elles s'apprêtaient à me quitter...

C'est ma liberté comme ça, je suis libre de garder mes opinions si ça me chante ! Et si ça dérange quelqu'un, c'est pareil ! Moi, je les veux bien dans moi, mes opinions ! Et pour ce qui est de les regarder dans les yeux, j'adore les voir dans les yeux de ceux qui partagent mes opinions et pi c'est tout ! »

Après un ou deux gestes d'autosatisfaction savamment accomplis à l'aide du menton et du chignon, Ludivine se fit davantage complice de l'auditoire et ajouta *Ludivinement* :

« Moi je dis, les gens souvent, c'est pas des gens comme nous... »

Jean-Gilles et Comilse acquiescèrent et tous en restèrent là.

À la terrasse de l'aéro-pinion de Charleroi, Gisèle resta épuisée du récit de son amie, elle n'en comprit pas le quart mais, pour elle comme pour toute personne respectable, il n'est pas nécessaire de comprendre pour émettre un avis.

Le sien fut clair et sans appel. Elle décréta que rien n'est pire à ses yeux que les situations où l'on oublierait son mari, ses enfants et surtout ses amis et elle précisa à Ludivine de son air le plus menaçant que pour rien au monde elle ne tolérerait qu'elle s'éloigne de la raison une fois de plus. Que l'amitié, c'est sacré et qu'on a quand même pas partagé tout ça pour en arriver là ! Ludivine ayant confirmé par le plus raisonnable des silences et Gisèle n'ayant plus l'énergie d'en dire plus, elles tendirent une même oreille à la table voisine pour tromper leur ennui et leur impatience.

Une jeune femme d'origine espagnole à l'accent délicieux y était l'heureux récipiendaire des anecdotes familiales d'un homme corpulent, de son épouse rigoureusement accordée et de leur fils, visiblement fier propriétaire des délices de la jeune femme.

L'homme corpulent envoya du fond de sa chaise :

- « Ah non, on est jamais allé en Espagne, paraît que c'est plein de nord-africains ! »

- « Chéri, dis-lui, dis-lui sur les nord-africains ! »

- « Ouais, c'est que chez nous en France, on en a toute une réserve... Marseille, ça s'appelle !! »

Ouhouhou se gausse l'épouse, hinhinhin grommèle le fils.

Quasi-silence de la bru derrière ses lunettes de starlette apparemment peu sensible à la boutade.

Et le père de reprendre :

- « Chez vous, y'a Franco ! C'était pas marrant Franco à s'qui paraît ! »

- « Elle est trop jeune, elle ne l'a pas connu... »

l'interrompt l'épouse avant de reprendre à l'adresse de la jeune femme « Vous êtes trop jeune, vous ne l'avez pas connu ! Mais votre

maman sans doute... »

- « Ouais, sans doute ! » surenchérit le père visiblement peu enclin à entendre d'autres voix que la sienne « Mais une fois, on a pris l'avis-opinion ici même pour l'Irlande, eh ben Roseline, j'lui dis regarde, si tu r'gardes bien tu pourras voir la statue d'la liberté ! Eh... elle a r'gardé c'te truffe, elle a plissé les yeux pour bien voir et tout ! »

- « Quand on sait pas ! » tente de se justifier Roseline en se tournant vers la jeune femme. Ouhouhou se gausse la bru, hinhinhin grommèle le fils.

Quasi-silence de Roseline apparemment peu sensible à la boutade.

Gisèle avait bien besoin du bol d'air frais offert par cette passionnante conversation pour finir de digérer le récit de sa chère mais disfonctionnelle amie. La cohérence de cette charmante famille lui rendit tout son aplomb.

Ludivine, pas toujours bien sûre d'être de la meilleure compagnie se félicita du moins d'être proche d'une personne aussi formidable que Gisèle.

« L'enregistrement des passagers à destination des opinions D604, D608 et P286 va commencer. Embarquement quai 29B#. Nous rappelons aux voyageurs qu'un contrôle visant à vérifier votre niveau de conditionnement a lieu avant... »

- « C'est à nous, Ludivine ! Finies les conneries ! »

« ... TOIREMENT être cent fois supérieur à vos Résidus d'Observations Libres, toute personne... »

- « On va s'éclater, ma Gisèle ! »

« ...sera immédiatement invitée à rejoindre les services d'urgence des médico-pinions ! »